

A LA LISIERE DE L'A-VENIR

ANNE GAËLLE BURBAN

En résidence à Ribérac pendant plusieurs mois, Marie-Noëlle Boutin s'est immergée dans l'univers *intranquille* de ce que certains appellent la génération Y. Poseurs de questions, amateurs de relations numériques et de réalités virtuelles, les jeunes nous interrogent sur notre époque, ses crises, ses possibles. En adoptant une posture proche de celle de l'anthropologue, la photographe a joué le jeu respectueux de l'immersion, évitant ainsi de tomber dans la caricature de l'analyse générationnelle facile, où les traits de la réalité seraient par trop grossis. Grâce à la délicatesse des jours passés sur le terrain, la résidence offre une bulle de temps perméable pour faire lieu, capter et traduire l'extraordinaire esthétique du banal. A la croisée des regards et des territoires, l'artiste nous livre ici une dizaine de grands portraits photographiques (84x100 cm), témoignant en couleur d'intenses moments de rencontres avec la population adolescente ribéracoise.

Entre coup de dé et combat, la rencontre joue ici de son étymologie pour donner naissance à des fenêtres ouvertes sur une jeunesse incarnée. Passagère du terrain vague de la fin de l'enfance et du début de l'âge adulte, chaque chrysalide devient ici actrice de sa métamorphose.

Dans cette série, nous découvrons une succession d'états transitoires : attente, complicité, pourparlers, méditation... Certains portraits sont resserrés sur une personne, d'autres sur un couple ou encore sur toute une bande. Souvent le paysage du second plan est laissé à la magie floutée du sublime. Cette profondeur de champ suggère l'expérience de la solitude ou celle de l'élection dans l'épaisseur du contexte. Entre pudeur et évitement, le cadrage varie pour théâtraliser la scène à propos. Les regards dirigent l'intrigue et marquent la distance.

A l'instar des vignettes d'un feuilleton au suspens rebondissant, les regards hors-champ nous renvoient à une absence, à un ailleurs. Et c'est de cette carence saisissante que naît chez le regardeur le désir de deviner la demande adressée à cet horizon autre.

Invités timides, nous observons à distance, sans pouvoir pénétrer plus avant, le secret de cette urbanité rurale, de ses postures et de ses codes.

Ici, le médium photographique ne porte pas l'évidence du monde mais rend compte du dialogue entre le décor et les petits théâtres intimes de chacun. Les territoires du réel conversent avec les refuges de l'imaginaire. Chaque situation choisie se transforme ainsi en véritable scène de genre contemporaine, indice d'un « ça a été » à la fraîcheur nerveuse.

Clôtures, grillages, parois, routes, portes, cloisons, parkings, plots, murets... ces intrigues se déroulent bien souvent dans des espaces intermédiaires en marge, des bords perdus. La présence et l'usage de ces zones-limites dans le vocabulaire plastique de l'artiste induit une ambivalence propre à la dualité adolescente. Pas tout à fait dehors, pas entièrement dedans, ces jeunes se tiennent physiquement et symboliquement à la lisière de l'*à-venir*. Chaque photographie raconte une rencontre porteuse de contrastes. Entre déterminisme et liberté frondeuse, abandon et retenue, la vitalité des personnages perce le décor et pique notre regard.

Hors norme, hors règle ou plutôt suivant d'autres lois, ces présences inventent le paysage qui arrive. Leur *aura* laisse une empreinte prégnante. Paysans de l'image (au sens des gens du pays), les personnages sont photographiés tantôt adossés aux surfaces protectrices de la cité scolaire, tantôt assis à même le sol sur le parking, sur les marches en béton, en équilibre sur les clôtures en bois, en appui contre les murets, ou bien campés sur une selle de vélo... Les pieds sur terre et la tête dans les étoiles, ils jouent en équilibre sur la gravité de l'existence. Avec souplesse, ils surfent sur le sol comme sur les temps morts.

Ainsi, ces lieux d'attente implicite, de passage et de transit semblent illustrer par métonymie ces êtres dans les starting-blocks. Le regard-miroir de la photographe sait retenir avec bienveillance l'ombre vibrante de ces jeunes en partance.

Prêts à partir, ils ont accepté le protocole de la rencontre. A l'écoute de cette poésie mouvante, il s'agit de faire image en faisant lieu, pour que le geste et la trace deviennent signes. Mises en confiance, la confiance est de mise pour une prise de vue unique. L'encombrement de la chambre photographique donne un autre tempo et parie sur la réussite. Juxtaposition des impatiences et de la lourdeur technique, le temps se fait ami. L'échange, le décentrement, la mise au point réciproque et la bascule partagée créent un langage commun s'inscrivant dans la durée.

Devant l'objectif de Marie-Noëlle Boutin, ici et ailleurs, les personnes se pausent plutôt qu'ils ne posent.

Anne-Gaëlle Burban, mars 2012.

Extrait du texte de **Gilles Verneret** dans « **Adolescences critiques 1** », exposition au Bleu du Ciel à Lyon du 7 février au 13 avril 2013 (www.lebleuduciel.net)

« (...) Là où Marion Poussier décrivait les situations et les liens intimes qui unissent les adolescents, là où Nicolas Savary les mettait en situation dans l'architecture et leur positionnement corporel, là où Yveline Loiseur les mettait en scène recréant des fresques plastiques, sorte de nouvelles photos de classe, Marie-Noëlle Boutin a traqué la grâce de cet âge précaire, et pour ce faire s'est penchée sur l'intériorité délicate de chaque être, saisie dans sa faille sensible. Cette approche nécessitait que l'on s'approche, et que l'on réalise des portraits, qui rendent compte à travers chacun de cet univers intérieur qui fait se rejoindre le singulier et l'universel. Univers si ténu, mais si obstinément révélé par la photographie qu'il ressemble étrangement le plus à ce que les adolescents veulent cacher, ou ne pas montrer.

Et c'est donc sur un travail de portraits que se clôture ce paysage des «adolescences critiques», là où l'individu est appréhendé dans ce qui le caractérise personnellement et le différencie des autres. Et il faudra donc sans cesse revenir sur ces images, pour en percevoir la tonalité discrète, car elles sont si timides comme les sujets qu'elles photographient, qu'elles se livrent difficilement au premier regard, qui pourrait ne nous renvoyer qu'aux postures quotidiennes de la banalité sociologique d'un reportage.

Ces images ne se suffisent donc pas à elles-mêmes, elles nous invitent à un au delà, nous donnent envie de connaître le sujet par delà l'art, flirtant avec son mystère. Elles sont dénuées d'artifices de composition ou de représentation sociale, Marie-Noëlle Boutin s'étant faite toute petite derrière son viseur, presque oublier, en réduisant sa mise en images, au seul cadrage et à ses déplacements dans la respiration ambiante. Et cela seul concourt à délivrer ce sentiment de fugacité de l'instant, qui lorsqu'il est bien pris, révèle l'intensité du battement de l'être : la grâce.

Ces adolescents sont plongés dans la ville, qui est le décor dans lequel ils vivent, et qui fait penser à l'univers de Gus Van Sant, où le temps de pose ne semble pas les figer, où ils sont attrapés avec délicatesse dans une action, dont on sait qu'elle se poursuivra hors du champ.

Marie-Noëlle Boutin illustre bien le concept de la lucarne photographique, où le médium ne contient pas tout le message, et où le prélèvement instantané fait figure de passage, d'ouverture sur une réalité insaisissable, qui ne se contente pas d'image, comme un passeur de lumière. »















